

## LA RELIGION DE LA CROIX

« Simon Pierre prenant la parole dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas ; car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les Cieux. »

« Alors Pierre l'ayant pris à part se mit à le reprendre et à lui dire : A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point. Mais Jésus se tournant dit à Pierre : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes. »

(Matth., xvi, 16 et 17 ; 22 et 23.)

Vous avez été frappés sans doute avec moi, mes chers frères, de la contradiction que nous offre la conduite de Simon-Pierre dans ces deux moments si rapprochés de sa vie. Ici il confesse le Sauveur : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » là, il se scandalise à la pensée de ses souffrances : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point. » Ici, il s'attire le témoignage le plus éclatant de Jésus : « Tu es bien

heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est au ciel ; » là, le reproche le plus sévère : « Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale, car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes. » — Comment cet apôtre peut-il passer ainsi dans un si court intervalle de la vérité à l'erreur, de la foi en l'œuvre messianique de son Maître à une coupable ignorance sur les conditions de cette œuvre ? Quel est le secret de cette étrange contradiction ? Telle est la question que je me suis posée en rapprochant ces deux traits de la vie de Saint Pierre, et que je voudrais aujourd'hui essayer de résoudre avec vous, en pénétrant, à l'aide de l'Évangile et de notre propre expérience, dans l'âme du disciple.

Cette recherche que je vous propose ne sera pas, croyez-le bien, une recherche de vaine curiosité, mais d'une utilité réelle et actuelle. Comme dans l'eau le visage répond au visage, le cœur de l'homme répond au cœur d'un autre homme ; la connaissance des erreurs et des contradictions qui se trouvent chez autrui, jette une vive lumière sur les contradictions et les erreurs que nous portons en nous-mêmes. Cela est vrai surtout au sujet de Simon-

Pierre, qui est bien par ses défauts et par ses qualités, l'image, le type de l'homme, du chrétien, et j'oserai ajouter du chrétien français du XIX<sup>e</sup> siècle tel que nous le rencontrons journellement autour de nous et en nous. Aussi nous sera-t-il facile de passer de l'explication à l'application. Ce sera donc non-seulement un texte que nous aurons éclairci, mais encore un mystère, hélas ! une misère de notre cœur que nous aurons dévoilée ; nous aurons fait dès lors un pas de plus dans la connaissance de la Révélation et de nous-mêmes. Que Dieu nous soit en aide !

Pour mieux juger des sentiments de l'Apôtre, demandons-nous d'abord dans quelles circonstances s'est accompli le double fait rapporté par notre texte.

C'était vers la fin du ministère de Jésus. Une grande foule se pressait autour de lui ; mais, malgré les signes de puissance et d'amour qu'il avait fait éclater à ses yeux, elle nourrissait encore de fausses idées sur sa personne. Egarée par une interprétation littéraliste de l'Ancien Testament, elle attendait un Messie temporel et glorieux précédé d'un Précurseur, qui devait être un des héros religieux de l'ancienne alliance, ressuscité des morts. Jésus ne réali-

sait pas assez ses espérances terrestres pour qu'elle crût qu'il était ce Messie, mais il lui paraissait assez grand pour qu'elle le prît pour un de ces illustres personnages. Aussi le peuple était-il partagé; les uns disaient : c'est Elie; les autres : Jérémie ou l'un des prophètes ; quelques-uns même par une étrange superstition, Jean Baptiste, qu'Hérode venait de faire décapiter. Au milieu de cette multitude, le Seigneur comptait sans doute de vrais disciples, mais ces disciples étaient encore bien peu avancés ; leur foi était sincère, mais elle demeurait obscure, indécise ; elle ne connaissait pas encore l'épreuve et le combat. Le moment était venu pour Jésus d'exercer cette foi en mettant ses disciples en demeure de se prononcer ouvertement sur sa personne et sur sa mission. C'était là une crise nécessaire d'où devait sortir pour eux, suivant la réponse, une direction ou plus terrestre ou plus spirituelle. Comme ils venaient d'entrer ensemble sur le territoire de Césarée : « Qui disent les hommes, que je suis, moi le Fils de l'Homme ? » leur demanda-t-il tout à coup. Et comme ils ont aussitôt répondu en lui racontant les impressions de la foule, Jésus tournant vers eux un regard profond et significatif : « Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? » A cette question,

le cœur de Simon s'émeut et tressaille. Ah ! il sait bien qui il est, ce Maître adorable. Qui peut-il être, lui, le Médecin des malades, le Sauveur des pécheurs, le Saint et le Juste, si ce n'est le Messie promis par Moïse et les prophètes, le Roi d'Israël, le Désiré des nations ? D'où peut-il venir, si ce n'est du ciel, du sein même de Dieu ?... L'Apôtre n'hésite pas un seul moment ; cédant aussitôt à cette impulsion irrésistible de l'Esprit qui parle à la fois à sa conscience et à son cœur, il s'écrie tout joyeux : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ! » dans le même sens où il dit ailleurs : « A qui irions-nous qu'à toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle. » Solennel hommage rendu au Maître par le disciple, et qui vaut au disciple cette parole approbatrice du Maître : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est aux cieux. »—Pierre a rendu témoignage à Jésus, Jésus rend à son tour témoignage à Pierre.

Toutefois l'œuvre n'est pas complète, la crise spirituelle par laquelle doivent passer les disciples n'est pas encore consommée. Il ne peut pas suffire à Jésus que les apôtres aient confessé sa dignité de Messie, il veut encore leur apprendre à quelle condition il la possède. Cette condition, nous la con-

naissons, mes frères, c'est la souffrance, c'est la mort, c'est la croix. Jusque là il a ménagé leur faiblesse, il ne leur a parlé qu'à mots couverts de ce mystère redoutable. Mais les temps s'accomplissent, les jours s'écoulent, l'heure suprême approche. Il faut qu'ils la connaissent d'avance afin qu'ils ne soient pas pris au dépourvu ; il faut qu'ils la connaissent d'avance surtout afin qu'ils sachent tout ce qu'il en coûte pour être les disciples d'un tel Maître. Et à partir de ce moment, « dès lors, » nous dit l'Évangéliste, « il commença à leur déclarer qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit de la part des sénateurs et des scribes et qu'il y fût mis à mort. » Cette déclaration inattendue les remplit d'inquiétude et d'effroi. Quoi ! il faut qu'il souffre, il faut qu'il meure, celui qu'ils honorent comme le Christ, le Fils du Dieu vivant ! Ils ont suivi jusqu'à ce jour un Maître abaissé, il faut qu'ils contemplent désormais un Maître mourant, crucifié... oh ! quelle horrible pensée !... Mais s'il en est ainsi du Seigneur de gloire, qu'en sera-t-il de ceux qui le suivent ? Ce que l'on doit faire « au bois vert, ne le fera-t-on pas au bois sec ? » Le disciple peut-il être différent de son Maître ? — Disciples d'un Crucifié ! Mais alors adieu pour jamais à ces rêves de félicité

terrestre qu'ils caressent encore! Disciples d'un Crucifié! Mais alors il leur faudra continuer à vivre ici-bas dans la bassesse et dans la pauvreté, oubliés, méconnus, humiliés!... Disciples d'un Crucifié!... mais ils doivent eux-mêmes alors se préparer à tout, oui, à tout : à la souffrance, à la mort, peut-être à la mort même de la croix! Et leur âme reste comme partagée entre la double horreur que leur inspire la vue de cette double croix : la croix du Maître, et derrière, la croix des disciples... Pierre, Pierre surtout, l'ardent mais inconstant apôtre, qui aime sincèrement le Sauveur, mais d'une affection charnelle, qui recule et qui reculera bien des fois encore devant les humiliations et les sacrifices, ne peut soutenir cette pensée ; il prend aussitôt le Seigneur à l'écart et, avec cet accent où se peignent à la fois la sincérité de son amour pour Jésus et ses craintes égoïstes pour lui-même, il s'écrie : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point. » C'est alors que Jésus le reprenant du regard et du geste, lui dit : « Arrière de moi, Satan, car tu ne comprends pas les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes. »

Disciple ignorant et infidèle, qui ne comprends

pas que celui que tu confesses comme le Messie ne peut être à cause du péché, le Messie, le Sauveur, ton Sauveur, qu'à la condition de passer par les humiliations et par la mort ; qui ne vois pas que c'est la croix qui est pour lui le chemin de la gloire ; que c'est de la croix qu'il doit selon sa promesse attirer tous les hommes à lui ; que c'est enfin sous la croix que marcheront désormais, après lui et comme lui, tous ceux qui l'invoquent... Arrière ! ne tente pas, ne scandalise pas par tes coupables murmures l'Homme de douleurs... Cesse de remplir auprès de lui l'office de Satan qui, dans le désert, à l'heure de la tentation, lui offrait de saisir la couronne au lieu de prendre la croix. Ah ! elle est assez amère, la coupe de malédiction et de mort qu'il est appelé à boire, sans y mêler l'amertume qu'y ajoute le spectacle de tes faiblesses et de tes lâchetés... Arrière ! puisque tu ne comprends pas les choses qui sont de Dieu...

Ainsi sommes-nous tentés de nous écrier, mes chers frères, à la vue de cette scène douloureuse, et nous avons raison, et nous ne faisons que commenter alors la réponse même du Sauveur. Mais que penserez-vous maintenant si je viens vous dire que nous devons réserver une partie de ces reproches,

de cette sévérité pour nous-mêmes, car la contradiction que nous venons de signaler dans la conduite de l'Apôtre éclate tous les jours dans notre vie ? Vous vous récrierez peut-être, et cependant suivez-nous quelques instants sans préjugés, sans fausse indulgence; vous ne tarderez pas à vous en convaincre.

Allons au fond de l'âme du disciple. Quand est-ce que Pierre confesse et honore son Maître ? Quand il s'agit de le reconnaître comme la source de la vérité et du salut : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. A qui irions-nous qu'à Toi ? » Quand oset-il se scandaliser et le reprendre ? Quand on lui dit qu'il doit souffrir et mourir : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela n'arrivera point ! » C'est à dire, mes frères, que Pierre veut bien de la Religion de l'Évangile, mais il veut de la Religion de l'espérance et non de celle du renoncement, de la Religion de la consolation et non de celle du sacrifice et de la croix. Voilà au fond la pensée, la vraie pensée du disciple, voilà le secret de sa conduite contradictoire. Eh bien, mes frères, ce fait reconnu, je ne crois pas être démenti par vous en déclarant que cette disposition de Pierre

ne nous est pas étrangère, je dirai plus, que c'est là la plaie, la grande plaie religieuse de notre société, de notre Église, de chacun de nous. Écoutez nos raisons ; nos raisons sont des faits et des expériences journallement répétées.

Je jette un rapide coup d'œil sur l'état religieux de notre société pendant la première et la plus longue moitié de ce siècle, et au premier abord un spectacle réjouissant s'offre à mes regards. La Religion, la Religion de Jésus-Christ semblait avoir repris sa place au milieu de la génération contemporaine. Reléguée dans le siècle dernier au rang des choses vieilles et caduques, elle était redevenue le sujet des préoccupations et même des passions du jour. Sauf de rares exceptions, les hommes d'élite de notre temps, artistes, poètes, historiens, politiques, rendaient tous les jours de solennels hommages à la grandeur et à la perfection du caractère de Jésus-Christ. On se plaisait à reconnaître la marque de son passage et comme l'empreinte de ses pas dans tous les domaines de la pensée et de la vie. La croix du Calvaire elle-même, cette croix qui fut en scandale à Pierre, était saluée par tous comme l'étendard de la civilisation et du salut, et de bien des cœurs comme de bien des bouches

semblait sortir cette confession de l'Apôtre : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! Mais quand je m'approche et que je regarde de plus près en recueillant mes souvenirs de ces dernières années, et qu'à côté de ces signes de respect je rencontre tant de manifestations contraires ; quand, au sein de cette société qui semble avoir grandi à l'ombre de la croix, je suis les ravages qu'y ont fait chaque jour l'égoïsme, l'amour du gain, la sensualité ; quand, averti d'abord par tant de plaintes éloquentes, puis éclairé par la lumière sinistre d'épouvantables catastrophes, je découvre, sous le manteau brillant de la civilisation moderne, cet abaissement de caractères, ce sommeil de la conscience, ce matérialisme pratique qui menace de tout envahir, l'art comme la science, la philosophie comme la littérature, la jeunesse comme l'âge mûr ; quand, prêtant l'oreille à toutes les voix qui s'élèvent, j'entends sortir des entrailles de la foule, dans tous les rangs, dans toutes les classes, et hélas ! dans tous les partis, le mot fatal, le mot de toutes les époques de décadence : jouissons ! jouissons ! alors je suis obligé de mettre la main sur mon cœur, de refouler toutes mes espérances et de m'écrier : Notre société contemporaine a semblé vouloir de la Religion, oui ;

mais comme Pierre, — et plus que Pierre, — elle a voulu de la Religion de l'espérance, de la consolation, de la jouissance, et non de la Religion du renoncement, de la conversion et de la croix.

Je tourne alors mes yeux vers l'Église, vers cette société qui porte le beau nom d'Épouse de Jésus-Christ, dont la mission est de le contempler et de le suivre, et là encore, au premier aspect, un spectacle réjouissant s'offre à mes regards. Partout, les temples sont ouverts, les œuvres de charité se multiplient, les questions religieuses se posent et s'agitent; tout semble annoncer un réveil de la foi et de la vie. Mais, quand je m'approche et que je regarde de plus près et qu'à côté de ces symptômes de réveil je constate tant de marques de déclin spirituel; quand je vois, au sein de cette grande Église dont nous sommes séparés, les pompes, les cérémonies, les pèlerinages mis à la place des sentiments et des convictions; l'infaillibilité d'un homme substituée à l'autorité seule infaillible de Dieu et de sa Parole; une piété tour à tour fanatique et malade préférée à la pitié mâle et austère des grands chrétiens d'un autre siècle, les Pascal, les Bourdaloue, les Bossuet — et dans nos Églises protestantes, dans ces Églises qui peuvent

puiser directement aux sources pures de la foi, ici tant de froideur, tant de propre justice, tant d'indifférence ; là les négations les plus radicales et les plus subversives ; ailleurs, l'esprit d'isolement, de division, de secte ; presque partout — je dois tout dire, je dois à tous la vérité — tant de préoccupations secondaires ou personnelles, si souvent le désir de faire triompher une idée, un drapeau, une personnalité, si peu celui de se réveiller, de se convertir, de se donner à Christ, si peu de cette faim et de cette soif de la justice qui est le trait distinctif du vrai croyant, — je suis obligé de modérer mes illusions et de m'écrier : Notre Église contemporaine veut de la Religion, oui, mais, comme autrefois Pierre, elle veut de la Religion de l'espérance, de la consolation, de la jouissance, plutôt que de la Religion du renoncement, de la conversion et de la croix... Est-ce vrai ?

Après avoir jugé les autres, je dois aussi me juger moi-même. Je descends au fond de mon âme, et, dans un de ces moments bénis où je goûte les douceurs de la communion divine, où je puis m'écrier avec le Psalmiste : « Comme un cerf brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, » je suis heureux et je crois pouvoir me rendre

le témoignage que je suis né de Dieu... Mais quand, sondant les replis les plus cachés de mon cœur, je découvre, là aussi, les fruits amers de l'égoïsme et du péché, tant de froideur, tant de défaillances, tant de lâchetés morales; quand je me souviens combien de fois j'ai reculé devant quelque croix qui m'était offerte et préféré le plaisir au devoir et le repos au combat, je suis obligé de mettre la main sur mon cœur, de refouler mes espérances présomptueuses et de m'écrier : Et moi aussi, je veux de la religion, de la religion de l'Évangile, oui, oh ! oui, car elle est nécessaire, impérieusement nécessaire aux besoins de mon âme ; mais trop souvent, comme Pierre, je veux de la Religion de l'espérance, de la consolation, de la jouissance, et non de la Religion du renoncement, de la conversion et de la croix. — Pardonne, pardonne, Seigneur, cette grande infidélité...

Et cependant, mes frères, — c'est à cette conviction que je voulais vous conduire avant de finir, — il y a là une grande erreur, un immense danger. La Religion de l'espérance ne peut se séparer de la Religion du sacrifice ; en d'autres termes, il ne peut y avoir de piété réelle et chrétienne pour quiconque

ne veut pas accepter ce côté austère du renoncement et de la croix.

J'aurais ici bien des raisons à faire valoir. Je pourrais vous montrer d'abord, les Évangiles à la main, que le sacrifice de soi-même est, dans l'enseignement de Jésus-Christ, la condition première et indispensable pour faire partie de son Royaume : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce chaque jour à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Et ailleurs : « Quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. » — Je pourrais ouvrir devant vous nos annales religieuses et vous montrer que tous les hommes de Dieu qui ont donné à l'Église une impulsion féconde ont été des contemplateurs et des imitateurs du divin Crucifié. Mais le temps me presse ; je me bornerai à vous présenter une seule considération tirée du fond même de notre sujet.

Vous êtes-vous jamais demandé, mes frères, quelle est l'essence, quelle est l'âme, je ne dis pas encore de la piété évangélique, mais de toute piété?... Si vous y avez un moment réfléchi, vous aurez répondu aussitôt : C'est l'amour. Un cœur qui n'aime pas, — qui n'aime pas Dieu

et les hommes en Dieu -- n'est pas un cœur fidèle. Mais quelle est à son tour l'âme où, si vous l'aimez mieux, la pierre de touche de l'amour ? Vous avez déjà nommé le renoncement, le sacrifice. Quand une mère manifeste-t-elle son amour pour son enfant, si ce n'est quand elle lui consacre son temps, ses forces, sa vie ? Quand un ami mérite-t-il ce doux nom, si ce n'est lorsqu'il a renoncé pour son ami à quelque joie, à quelque plaisir qui lui était cher, quand en un mot il a accompli un sacrifice. Ainsi donc, pas de piété sans amour, pas d'amour sans sacrifice.

Appliquez maintenant cette pensée à la Religion parfaite et éternelle, à la Religion de l'Évangile, et voyez comme là elle s'éclaire et se confirme. Que nous annonce la Religion de l'Évangile ? Un Dieu d'amour. Et comment se manifeste, comment est rendu sensible cet amour ? Levez les yeux vers le Calvaire, et voyez. Par le sacrifice, par le plus grand, le plus étonnant des sacrifices : le sacrifice d'un Dieu qui s'abaisse, qui s'immole, qui se donne lui-même dans la personne de son Fils unique et bien-aimé, cloué pour nous sur la croix. Et en présence de cette croix que nos péchés ont dressée, nous pourrions, ô mes frères, nous conten-

ter d'une piété facile et commode, qui substitue la jouissance, même spirituelle, au renoncement, l'indépendance — et quelle indépendance! — à l'obéissance; qui console sans convertir et régénérer! Mais cela est impossible; ce serait retrancher de l'Évangile ce qui fait le fonds, la substance même de l'Évangile, ce serait supprimer la piété; ce serait, ô mon Sauveur, mépriser ton amour et jeter au vent le précieux sang de ta croix, ce sang qui purifie et qui régénère...

Qu'il n'en soit pas ainsi pour nous, mes chers frères. Nous avons tous commencé comme Pierre, finissons tous comme lui. Un moment arriva (ce fut quand il eut contemplé le Seigneur crucifié) où le fils de Jonas reçut sans réserve et dans son cœur cette grande et capitale doctrine du sacrifice, devant laquelle il avait d'abord reculé. Dès ce jour, il fut vraiment un homme nouveau : le vif, mais inconstant Simon devint l'ardent, mais indomptable Pierre. Quand le Maître lui apparut ressuscité, il put répondre par trois fois à cette triple question : M'aimes-tu? « Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. » Et quand le Maître fut monté au ciel, le disciple resta sur la terre pour offrir dans sa vie, et, si l'on en croit la tradition, jusque dans sa

mort, la réalisation de cette parole qu'il a écrite lui-même : « Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces <sup>1</sup>. »

Voulez-vous, mes chers frères, que l'Évangile soit pour vous et par vous une réalité salutaire et féconde? Acceptez, hâtez-vous d'accepter ce côté austère, mais béni de la vérité. Ne renversez pas l'ordre établi de Dieu. Le besoin de la jouissance, du repos, de la gloire est naturel, est légitime, je le sais, je le sens; mais ce n'est pas sur la terre qu'il doit être satisfait. Ici-bas n'est pas le lieu du repos, mais celui du combat; ce n'est pas le temps de la moisson, c'est le temps des semailles; ce n'est pas le moment de prendre la couronne, c'est le moment de porter la croix. Hommes du monde, et vous aussi, disciples de Jésus-Christ, pensez-y. Je vous le dis à tous : Les yeux du cœur constamment fixés sur la sainte victime qui par son sang nous a lavés, crucifiez, crucifiez chaque jour le vieil homme, et en avant! à travers les douleurs et les déchirements de la chair; en avant!... et courage! car cette vie crucifiée, c'est l'épée qui précède la paix, c'est le trouble qui prépare le calme, c'est la mort qui enfante la vie....

1. I Pier., II, 21.

Oui, c'est la mort qui enfante la vie, car, à mesure que le vieil homme se consume, un homme nouveau, plein de jeunesse et d'avenir, renaît comme de ses cendres, car elle sonnera un jour pour tous ceux qui ont combattu, l'heure de la victoire et de l'éternelle paix. Le Maître l'a dit et il est fidèle : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi la retrouvera. »